



Depuis la fin du xx^e siècle, des recherches éclairent d'un jour nouveau le rôle des femmes dans les guerres et les conflits armés. Mais la violence de celles qu'on dit nées pour donner la vie et non pour faire couler le sang reste un tabou puissant.

Cahiers de Science & Vie: Pourquoi les femmes sont-elles si longtemps restées absentes de l'histoire des guerres et des conflits armés? Leur violence est-elle exceptionnelle ou est-elle moins bien perçue par les observateurs?

Coline Cardi: La première vraie question est : comment les choses sont-elles dites et par qui ? Durant des siècles, l'histoire des conflits armés a été écrite par les hommes et a quasi exclusivement mis en scène des hommes. Or, à toutes les périodes historiques, les femmes ont participé à l'effort de guerre, d'abord comme actrices de la vie économique et sociale à l'arrière, bien souvent aussi dans le train des armées, comme cantinières, lingères, infirmières, prostituées et plus rarement au front, comme combattantes. Il a pourtant fallu attendre les travaux pionniers de Georges Duby ou de Michelle Perrot sur l'histoire des femmes, dans les années 1980-1990, pour prendre en compte leur place essentielle dans les guerres.

La tâche des historiennes et historiens contemporains est d'autant plus complexe que les archives sont lacunaires. Les faits concernant la violence des femmes, en particulier, ont été sous-enregistrés, requalifiés ou simplement oblitérés. Un exemple historique : l'examen attentif des archives de la police de l'Ancien Régime, durant les émeutes de la faim de mai 1775 qui préfigurent la Révolution française, révèle qu'au moins un tiers des meneurs signalés par les témoins était en fait des meneuses. Aucune ne fut pourtant identifiée ni arrêtée. Pour les enquêteurs, les coupables ne pouvaient être que des hommes.

CSV: L'engagement parfois violent des femmes dans la Révolution française a-t-il fait évoluer cette perception?

C.C.: De façon paradoxale, les chroniques de la Révolution ont installé dans la mémoire collective deux images récurrentes et opposées de femmes : celle, négative, de la révolutionnaire, sans-culotte dépravée et ivre de sang, comme ces femmes qui tuèrent et décapitèrent les gardes du roi à Versailles ; et celle, plus trouble, de contre-révolutionnaires comme Charlotte Corday, violente, mais aussi victime, voire justicière aux yeux de ses partisans. La société de l'époque s'efforce de réguler ou d'atténuer leur violence et leur engagement politique. Quand les militantes révolutionnaires réclament la citoyenneté et le droit de porter des armes, notamment des piques, leur demande est rejetée et tournée en ridicule. Même pour les plus extrémistes des révolutionnaires, la place des femmes est au lit ou aux fourneaux. En 1793, les femmes jusque-là très présentes autour de la troupe (et parfois en son sein) seront d'ailleurs écartées pour un siècle et

demi des armées françaises. Les femmes honorées sont les mères et les épouses, celles qui ont protégé, défendu et non celles qui ont été offensives comme les hommes. L'image de la femme allaitante est exaltée dans les fêtes républicaines. On peut dire qu'en instituant dans la société nouvelle le primat de la famille, avec l'homme pour chef, la Révolution a été régressive à l'égard des femmes. Et le XIX^e siècle va cristalliser cette idée de la différenciation des sexes.

CSV: Si la femme est, par essence, maternelle, sa violence devient incompréhensible...

C.C.: À la fin du XIX^e siècle, la criminologie naissante reconnaîtra pourtant que certaines femmes sont capables de violence. Dans un ouvrage paru en 1893, le professeur italien de médecine légale Cesare Lombroso va jusqu'à lier la criminalité féminine à un manque d'instinct maternel. Hier comme aujourd'hui, la violence des femmes reste donc dans les esprits le signe d'un désordre pathologique, d'une tutelle masculine néfaste, ou encore d'une forme d'irrationalité : perçue comme anormale, exceptionnelle au regard de leur nature pacifique, elle est rarement envisagée dans sa dimension politique ou protestataire.

CSV: Cette difficulté à penser la violence des femmes est-elle spécifique à nos sociétés occidentales?

C.C.: À toutes les époques, les sociétés humaines se sont organisées pour éviter la violence des femmes. À ce titre, la question des armes est très révélatrice. Un mythe de la tribu baruya en Nouvelle-Guinée raconte que dans les temps anciens, les femmes fabriquaient et possédaient les arcs et les flèches, mais qu'elles s'en servaient n'importe comment. Alors les hommes s'en sont emparés et les leur ont confisqués. Sauf circonstances exceptionnelles, les armes nobles, conventionnelles, restent l'apanage des hommes et un instrument de pouvoir. Leur usage collectif par les femmes représente donc une menace pour l'ordre social, qui repose sur la binarité sexe fort/sexe faible. Résultat : les femmes apparaissent le plus souvent désarmées ou réduites à la panoplie des outils domestiques, comme le couteau de cuisine de Charlotte Corday, les bâtons de bois du gang justicier des Saris roses en Inde ou les casseroles de la mégère...

CSV: Le discours féministe a-t-il joué un rôle dans la construction sociale de la non-violence des femmes?

C.C.: Quand les mouvements féministes ont pris de l'ampleur, dans les années 1960, une de leurs priorités était de faire reconnaître que les femmes étaient victimes de la

COLINE CARDI est sociologue, maîtresse de conférences à l'université Paris-8 et chercheuse au Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris. Auteure de nombreux articles sur le contrôle social des femmes, elle a codirigé, avec Geneviève Pruvost, l'ouvrage collectif et pluridisciplinaire *Penser la violence des femmes* (La Découverte, 2012).



Ce sont les mères et les épouses qui sont honorées, pas les combattantes...

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALE DESCLOS. PHOTOS : OLIVIER ROLLER.



La violence des femmes reste dans les esprits le signe d'un désordre pathologique

violence masculine, aussi bien dans les conflits armés, où elles constituent un enjeu important par leur dimension reproductive, que dans la vie quotidienne. Rien à redire : il y avait – et il y a encore – urgence à défendre les femmes battues, violées, tuées, dans tous les pays. Mais la défense de la cause des victimes n'est guère compatible avec l'idée de femmes capables de violence. Ainsi les féministes ont longtemps perpétué un idéal de femme pacificatrice. Aujourd'hui, une nouvelle génération de militantes et de chercheuses, sans remettre en cause la violence contre les femmes, tente de déconstruire ce stéréotype et de réinscrire les femmes dans une histoire politique et guerrière. Pour cela, il est nécessaire de penser sans tabou leur violence, quelle qu'elle soit.

CSV : La difficulté à penser la violence féminine, y compris pour les femmes, ne vient-elle pas en partie de l'absence de modèles guerriers féminins ?

C.C. : De fait, les modèles sont extrêmement rares. Bien qu'il ne recouvre aucune réalité historique attestée, le mythe des Amazones, hérité de l'Antiquité, a traversé les siècles. Que nous dit-il ? D'abord que pour porter les armes, ces combattantes se mutilaient le sein, donc se coupaient de leur féminité jusque dans leur chair. Leur violence est si impensable que le mythe les renvoie vers la dérégulation du féminin, l'anormalité, la monstruosité. C'est une manière d'exprimer la peur de voir les femmes prendre le pouvoir. Autre figure célèbre de combattante, notre Jeanne d'Arc nationale est différente, car l'histoire en a fait une héroïne, appelée par Dieu pour défendre la patrie. Mais avec ses cheveux courts et son armure étincelante, la jeune bergère ordonnée chevalier emprunte beaucoup à la virilité : c'est une virago, une « femme à cœur d'homme », selon l'expression de l'historienne Françoise Héritier. Sa virginité proclamée met à nouveau à distance la question de la sexualité, comme s'il fallait forcément choisir entre le combat et la féminité ou la maternité...

CSV : Les films de guerre ou de science-fiction, les jeux vidéo mettant en scène des combattantes n'offrent-ils pas de nouveaux modèles ?

C.C. : La réponse n'est pas tranchée sur ce point. Certaines fictions reproduisent les stéréotypes du passé, notamment celui de la confusion des genres. Dans la série *Game of Thrones*, la chevalière Brienne de Torth associe par exemple sa haute naissance et sa compétence au combat à une carrure de géante, quasi masculine. Depuis les années 1990, le cinéma et les jeux vidéo déjouent au contraire ces images pour proposer de nouveaux modèles de combattantes, dont l'émancipation apparente passe par l'usage des armes. Problème : nombre de ces modèles répondent plus aux fantasmes masculins qu'au besoin d'identification du public féminin. C'est le cas de nombreuses héroïnes « hyper-sexualisées », comme la Sarah Connor de la saga *Terminator*, la Lara Croft de *Tomb Raider*, les avatars féminins de *La Guerre des Trois Royaumes* dans la série *Dynasty Warriors* ou du tout nouveau *Battlefield V* chez EA Dice. Outre des armes disproportionnées au regard de leur stature, toutes affichent longues chevelures, tailles fines, fesses et seins avantageux. Plus subtil, *Assassin Creed Odyssee*, le nouveau jeu phare d'Ubisoft, permet aux joueurs et aux joueuses de déterminer la préférence sexuelle de leur avatar : hétérosexuel, homosexuel, bisexuel ou asexuel.

CSV : Les femmes qui se battent aujourd'hui ont-elles encore besoin de modèles ou de justifications ? Ne sont-elles pas devenues des soldats ordinaires ?

C.C. : Loin s'en faut ! Depuis un demi-siècle, les femmes ont en effet été enrôlées en grand nombre dans les guérillas menées par les mouvements révolutionnaires ou nationalistes. Au sein du PKK, la branche armée du parti séparatiste kurde en Turquie, des femmes ont même formé leur propre bataillon, le bataillon 106. Elles affirment se battre autant pour la cause nationale que pour l'émancipation des femmes au Proche-Orient. Or, certains spécialistes, pour qualifier l'engagement de ces combattantes, privilégient des causes extérieures à leur volonté : elles seraient victimes de viols ou de manipulations, seraient récupérées par des groupes armés. Il est juste de se poser la question, mais c'est mettre un peu vite de côté leurs convictions politiques, religieuses ou nationalistes. Par ailleurs, elles doivent s'imposer des mœurs irréprochables et renoncer à leur sexualité pour être acceptées. Par-delà la différence de siècle et de civilisation, comment ne pas penser à Jeanne d'Arc ? Il y a plus troublant : à l'issue de ce type de conflits armés, les ONG ont en effet constaté que les femmes sont rarement traitées comme des soldats ordinaires : soit leur participation n'est pas reconnue, et elles sont totalement oubliées des programmes de démobilisation et de réinsertion, soit elles sont surstigmatisées et pointées du doigt, surtout si elles sont mères. Autrement dit, la violence des femmes reste dérangeante et difficile à penser...